

Ciné-Bulles

Critiques / *Aline* / *Fin de millénaire* / *Max et Jérémie*

Louise-Véronique Sicotte et Mario Cloutier

Volume 12, numéro 3, été 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/33980ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sicotte, L. & Cloutier, M. (1993). Critiques / *Aline* / *Fin de millénaire* / *Max et Jérémie*. *Ciné-Bulles*, 12(3), 56–58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Aline

35 mm / coul. / 85 min /
1992 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Carole
Laganière

Image: Philippe Lavalette

Son: Daniel Masse

Mus.: Marc Hérouet et Robbie
Kelleman

Mont.: Rogier Van Eck

Prod.: Ann Burke - Ann Burke
Productions et Thierry Abel -
Compagnie méditerranéenne
du cinéma à Bruxelles

Dist.: Prima Film

Int.: Véronie Quinn Chasle,
Philippe Volter, Dominique
Leduc, Rodrigue Proteau

ALINE

de Carole Laganière

par Louise-Véronique Sicotte

Aline, une coproduction canado-belge, est le premier long métrage de Carole Laganière. Une première œuvre charmante, compte tenu du petit budget de la production et malgré quelques faiblesses du scénario. Le sujet, original et peu exploité au cinéma, met en évidence une relation père/fille dans laquelle toutefois la fille, complice d'un père Peter Pan, joue auprès de lui le rôle de parent. Elle l'aidera à combler son incommensurable besoin d'affection en servant d'entremetteuse entre lui et Julie, une travailleuse sociale.

L'amorce du film est invitante, avec l'enlèvement volontaire d'Aline par son père qui l'emmène en vacances, mais l'intrigue finit par tourner en rond. Le choix des acteurs et leur interprétation ne sont pas en cause. Il faut souligner tout de suite la découverte de la jeune Véronie Quinn Chasle, très sympathique dans le rôle d'Aline, qui porte en bonne partie le film sur ses frères épaules. Son interprétation est naturelle, savoureuse et sa présence à l'écran étonnante. Elle donne allègrement la réplique à Philippe Volter, qu'on a pu voir entre autres dans **le Maître de musique** de Gérard Corbiau. Leur complicité transparaît à l'écran. L'interprétation de Dominique Leduc dans le rôle de Julie est convaincante tout autant que celle de Rodrigue Proteau qui incarne Léo, l'ex-amant de Julie. Notons que ce dernier est un acteur issu du théâtre très physique de la troupe Carbone 14. Bien qu'il ait un rôle plutôt silencieux, sa présence est très marquée à l'écran et son faciès très remarqué.

Même s'il s'agit d'une coproduction, le film **Aline** affiche une distribution presque entièrement québécoise, à l'exception de Philippe Volter. D'entrée de jeu, Carole Laganière joue sur la différence d'accent et de langage entre le père et la fille. Cette différence est soulignée à gros traits en donnant à Aline un langage très populaire farci d'anglicismes. Peut-être cela est-il fidèle à la réalité des jeunes? Il n'en demeure pas moins que ce laisser-aller langagier contribue à perpétuer le mythe d'une langue pauvre et souvent incompréhensible à l'extérieur du Québec.

La faiblesse principale du film se situe au niveau du scénario, dont l'intrigue n'est pas suffisamment consistante. Le film aurait eu intérêt à être plus concis avec une finale plus précise et achevée. Malgré ces lacunes, **Aline** demeure un film intéressant et divertissant à regarder mais pour un public d'adultes. En cela, l'affiche publicitaire montrant la jolie frimousse d'Aline risque de porter à confusion. L'histoire ne s'adresse nullement aux enfants même si le personnage principal en est un.

Dans son film, Carole Laganière a eu l'intelligence et la sensibilité de montrer une relation père/fille empreinte de complicité et de tendresse dans laquelle les marques d'affection sont présentes tout en étant dénuées d'ambiguïté. Ses personnages masculins ne sont pas des héros stéréotypés mais des êtres sensibles en quête de tendresse. La cinéaste nous montre surtout la réalité des adultes à travers les yeux d'une gamine dégourdie et débrouillarde. Elle lui prête un discours d'enfant lucide, réfléchi et responsable, plus adulte que bien des adultes. En cela, le personnage d'Aline est un modèle positif d'affirmation, qui change des stéréotypes encore répandus des petites filles naïves, passives et craintives.

Aline dévoile le potentiel certain de la cinéaste. Sa prochaine œuvre devrait le confirmer. ■

Véronie Quinn-Chasle, Dominique Leduc et Philippe Volter dans **Aline** (Photo: Jan Thijs)



FIN DE MILLÉNAIRE

d'Hélène Bourgault

par Louise-Véronique Sicotte

Où en est l'humanité en cette fin de siècle et de millénaire? La fin d'une époque, l'attente d'une ère nouvelle suscitent en nous diverses réactions et remettent en question notre façon de vivre actuelle. Pour mieux comprendre les grands courants de pensée de notre époque, la cinéaste Hélène Bourgault a recueilli les propos d'hommes et de femmes réputés issus, entre autres, du milieu de la science, de l'écologie, de la psychologie et qui partagent une vision holistique de l'univers.

Fin de millénaire n'est pas un film d'artifices ni de discours en surface. Il offre un contenu riche, dense et par moment didactique, notamment en ce qui a trait à la physique quantique. D'ailleurs, les personnalités interviewées sont si riches de connaissances et d'expériences qu'il aurait été préférable pour la cinéaste de concentrer le contenu entier du film sur celles-ci et sur les séquences d'animation qui illustrent leurs paroles. En abordant l'importance des traditions ancestrales chez les Amérindiens et en sondant l'opinion des jeunes face à l'arrivée imminente du prochain millénaire, Hélène Bourgault a suivi plusieurs pistes pour englober son sujet mais dilue quelque peu l'essence du propos. Bien que ces parties soient pertinentes et reliées à la thématique du film, des liens manquent pour les incorporer adéquatement à l'ensemble.

La cinéaste aurait pu exploiter davantage la richesse des idées des personnes interviewées, en particulier l'intarissable généticien Albert Jacquard et le cinéaste Fernand Dansereau qui parle de son expérience de méditation. Dans son trop bref témoignage, Dansereau aborde avec beaucoup de simplicité et de sincérité sa démarche personnelle, ce qui permet aux spectateurs de découvrir avec une certaine émotion l'homme spirituel derrière l'homme de lettres et d'images.

Le film débute et se termine sur les images d'une magnifique tortue terrestre. Fil conducteur du film, elle en est sans contredit le point d'ancrage. Les spectateurs l'accompagnent avec tendresse à travers les méandres de son périple. Mais l'intérêt de cette placide tortue tient aussi et surtout au discours que lui prête la cinéaste. Ce monologue au ton poétique est d'ailleurs narré avec brio par la comédienne Pascale

Montpetit. Jamais une tortue n'aura été si signifiante et si photogénique à l'écran!

Pour son premier film en 16 mm, Hélène Bourgault a choisi un sujet correspondant à une démarche personnelle qu'elle poursuit depuis plusieurs années. Peu de cinéastes tentent l'aventure d'un film à teneur philosophique; en cela son audace et sa conviction sont méritoires. Même si ce film est une première œuvre cinématographique pour cette recherchiste d'expérience, il faut préciser qu'elle a aussi à son crédit la réalisation de plusieurs documentaires en vidéo, **Chaperons rouges** notamment.

Fin de millénaire soulève peut-être plus de questions qu'il ne suggère de réponses mais il contribue de manière certaine à nourrir la réflexion de gens sensibles aux valeurs spirituelles. Ce public, d'ailleurs, est celui qui saura le plus apprécier le travail de la cinéaste. ■

MAX ET JÉRÉMIE

de Claire Devers

par Mario Cloutier

La jeune cinéaste française, Claire Devers, réalise avec son troisième long métrage, **Max et Jérémie**, le rêve de nombre de ses collègues plus expérimentés: allier un succès public à l'approbation de la critique. Pas d'erreur, la réalisatrice de **Noir et blanc** et de **Chimère** parvient ici à faire reprendre du poil de la bête au polar français en nous servant un heureux cocktail d'action, d'humour et de réflexion sur notre sombre fin de siècle. Elle concocte un film de genre sans l'encombrer de tics et de toc, en même temps qu'elle trace une étude de mœurs sans nous ennuyer avec une morale à tout prix.

Cette cinéaste, qui aime les histoires d'hommes, a trouvé son inspiration dans un roman de série noire écrit par l'Américaine Teri White. Un récit sur la tendresse et l'amitié masculine au milieu de flingues, d'incendies et d'explosions. Jérémie, un jeune voyou gauche et nerveux, doit tuer Max, un tueur à la retraite. Max doit tuer un vieux mafioso. Jérémie aide Max dans sa tâche et, chemin faisant, s'attache à lui comme un chien à son maître, un élève à son gourou, un fils à son père. L'impossible devenu réalité au pays des sans-cœur et de l'acier trempé, les jours des deux hérétiques sont comptés. Max et



Fin de millénaire

Fin de millénaire

16 mm / coul. / 57 min /
1992 / doc. / Québec

Réal. et scén.: Hélène Bourgault
Son: Esther Auger
Mus.: Robert M. Lepage
Mont.: Danièle Gagné
Prod.: Josée Beaudet - Office national du film
Dist.: Office national du film

Max et Jérémie

35 mm | coul. | 115 min |
1993 | fict. | France

Réal.: Claire Devers
Scén.: Bernard Stora (d'après
le roman de Teri White *les
Lamentations de Jeremiah*)
Image: Bruno De Keyser
Son: Jean-Paul Mugel
Mus.: Philippe Sarde
Mont.: Marie Castro
Prod.: Films Alain Sarde, TFI
Film Productions et Gruppo-
Bema
Dist.: Malofilm Distribution
Int.: Philippe Noiret, Christo-
phe Lambert, Jean-Pierre
Marielle

Jérémie prennent la fuite, poursuivis par la mafia et la police. Mais l'amitié en sortira grande gagnante.

À un univers sombre à souhait — un temps gris et pluvieux, Paris nocturne et froid, deux existences solitaires — Claire Devers a accolé des dialogues — gracieuseté de son coscénariste Bernard Stora — d'un humour fin et d'une tranchante précision sur l'air du temps. **Max et Jérémie** nous offre à la fois une réflexion sur la solitude, la violence, l'absurdité et le cynisme d'un monde où l'amitié demeure la seule porte de sortie. La narration toute en ruptures de ton, de rythme, et en revirements de situations, utilise les chemins du genre policier pour mieux lui faire prendre les détours d'une histoire sur la rencontre de deux générations. Un contenu émouvant qui s'appuie sur une mise en scène inspirée, sans rien de bien spectaculaire mais avec beaucoup d'efficacité.

Tout en ne sombrant point dans l'exercice de style, Claire Devers joue sobrement des références, de Verneuil à Melville et de Gabin à Delon, en filigrane des clichés habituels. Le champ contre-champ est

utilisé à profusion, mais garde toute sa place dans une intrigue où règne l'ambivalence et la confrontation. La musique de Philippe Sarde enveloppe bien les scènes de suspense ou d'action sans toutefois jouer dans les poncifs à l'américaine. Les personnages de vieux pègreux sont caricaturaux, pendant que les plus jeunes ressemblent à monsieur-tout-le-monde. Bref, Claire Devers connaît bien le cinéma. Qui plus est, elle peut se permettre de pointer du doigt l'uniformité télévisuelle, elle qui fait du cinéma en plans éloignés et en profondeur de champ.

De la même manière, la cinéaste glisse habilement en arrière-plan de belles idées de mise en scène comme cette utilisation fréquente de miroirs, de vitres ou autres surfaces qui réfléchissent l'image de personnages se transformant sous nos/leurs yeux. Il y a deux Max et deux Jérémie. Tout comme chacun reste à bien des égards le double de l'autre, sans oublier le tendancieux Almeida, ce vieux flic aux troussees de Max depuis 40 ans. Claire Devers a confectionné avec son chef opérateur, Bruno de Keyser, un univers visuel qui convient à chacun d'entre eux, avec des décors et des couleurs expressionnistes à souhait.

Dans ce climat de subtilité et de savoureux détails, Philippe Noiret nage en plein bonheur. Avec brio, il interprète, pour la première fois de sa prestigieuse carrière, un tueur. Son Max se réveille et se réchauffe au contact de Jérémie, en passant de l'hiver parisien au soleil du Midi. Face à lui, Christophe Lambert réussit sa rentrée française avec un personnage qui exige plus que tous ses Tarzan et Highlander d'antan. Il réussit à être drôle et touchant. Enfin, en Almeida, Jean-Pierre Marielle complète merveilleusement ce trio en s'insinuant entre les deux futurs amis tel un avocat du diable, leur mauvaise conscience en quelque sorte.

Il faudra donc suivre Claire Devers. Elle sait déjà imposer son style pas petites touches, elle raconte comme pas une et dirige ses acteurs de main de maître. Sans prétention, mais avec l'assurance d'avoir quelque chose à dire et une manière bien à elle de le faire, elle trace une nouvelle route intéressante dans le cinéma français, trop fasciné par le *success story* américain. Avec elle, intelligence et divertissement sont au rendez-vous. On ne peut certes pas en dire autant de toutes ces comédies dont les auteurs sont morts de rire en raison de leur surprenant succès au box-office, mais où le message demeure absent, à moins qu'il ne s'avère aussi mince qu'une bulle de bain-mousse ou qu'une éructation de clodo... ■



Philippe Noiret et Christophe Lambert dans *Max et Jérémie*